

lui dit-elle, je vous apporte tout, béquille et appareil...je suis guérie !.....La sainte Vierge m'a guérie !"

"Tout cela, c'était pendant la création. Notre surprise était extrême ; aux cris de joie et d'admiration succédaient des larmes de bonheur ; il s'y mêlait une sorte de respectueuse frayeur, à la vue de la puissance et de la miséricorde du bon Dieu qui, par l'intercession de sa divine Mère, daignait nous accorder une si grande faveur..... Nous nous rendîmes auprès de la sainte Madone pour chanter le *Te Deum* et le *Laudate*. Notre chère miraculée chanta elle-même l'*Oremus* de la sainte Vierge, avec un accent qu'elle n'avait pas eu depuis trois mois. Elle assista ensuite à Matines, avec la communauté.

"Quelques jours se sont écoulés depuis, et notre chère sœur ne ressent plus la moindre souffrance. Oh ! oui ! elle est bien réellement guérie...Avec quel amour et quel dévouement nous prosternons-nous maintenant devant cette Vierge incomparable pour lui exprimer, pendant encore neuf jours consécutifs, notre profonde reconnaissance pour une faveur si signalée !"

Voici maintenant le témoignage du médecin qui donnait ses soins à la mère Sainte-Anne de Jésus.

"Je, soussigné, F.-S. Caron, médecin de Chicoutimi, déclare :

Avoir traité la révérende mère Sainte-Anne de Jésus, de l'Hôtel-Dieu Saint-Vallier de Chicoutimi, depuis le 30 mai 1895 jusqu'au 2 décembre 1895 ;

"Qu'elle souffrait d'une maladie de l'épine dorsale qui la rendait complètement incapable de vaquer à ses occupations, parce qu'elle ne pouvait se tenir debout sans appui et faire le moindre mouvement sans douleurs atroces ;

"Que, le 2 décembre 1895, j'ai constaté qu'il lui était impossible de se tenir debout sans un appui spécial, composé d'un corset en fer soutenu par une béquille, pour maintenir la colonne vertébrale ;

"Que, le 16 décembre 1895, je l'ai trouvée en parfaite santé, pouvant marcher seule, sans appareil, faire tous les mouvements des bras, et vaquer à ses occupations comme avant sa maladie : en un mot, elle était guérie contre mon attente et au grand étonnement de toute la communauté.

"Je fais cette déclaration, la croyant consciencieusement vraie, ce 19 décembre 1895.

DR F.-S. CARON."

Craignant que la confiance en la Bonne sainte Anne ne diminue, parce que la guérison obtenue en 1890, par son intercession, ne s'est pas maintenue, la pieuse narratrice ajoute : "Notre bonne sœur ayant demandé sa première guérison dans le but d'être un jour religieuse hospitalière, il semble que, en voyant ces vœux accomplis, sainte Anne, par une bienveillante et délicate attention, cessa son action pour laisser à sa Fille Immaculée la gloire de récompenser dans une enfant les mérites d'un père qui, toute sa vie, fit preuve d'un dévouement sans bornes envers cette Vierge incomparable, et qui, après avoir tant contribué à ériger une chapelle en son honneur, n'épargna rien pour rehausser l'éclat de ses fêtes." Il s'agit, ici, on l'a compris, de feu le Dr Verge, professeur à l'Université, le père de Sainte-Anne de Jésus. Décédé durant le cours de l'été dernier, il repose dans le caveau même de la chapelle dont il vient d'être parlé, la chapelle de Notre-Dame de Lourdes, à Saint-Michel de Bellechasse. Etant encore enfant, notre Miraculée, comme le raconte le Juge Routhier, s'imposa la pénible besogne de tenir à la porte de ce sanctuaire un "petit commerce d'objets de piété, pour ailer aux frais d'entretien et d'ornementation de la chapelle." La Vierge Immaculée s'est souvenue... ; par cette guérison, elle a récompensé, en un moment, cette pieuse famille de tout ce qu'elle a fait pour sa gloire.

ORNIS.

EN AVANT LA STÉNOGRAPHIE !

Corrant verba licet, manus est velocior illis ;
Nondum lingua, suum dextra peregit opus.

Il y aura du plaisir à tenir une chaire d'Humanités, ou même un simple pupitre de grammaire française, au Séminaire de Chicoutimi, dans trois ou quatre mois d'ici. On a beau s'être livré au renoncement de soi-même pendant nombre d'années, il est une chose qui surprend toujours, à laquelle les vieux professeurs ne s'habituent guère mieux que les jeunes. L'insipide besogne, en effet, que de s'évertuer à expliquer quoi que ce soit, à des gens qui ne vous écoutent point ! Vous allez rendre clair comme le jour un texte de grammaire ; vous voilà dissertant sur les modes d'Aristote ; vous y mettez toute votre âme, toutes vos forces ; au besoin, je vous ferais croire à l'éloquence et à la poésie de votre discours.....Jetez un coup d'œil sur votre auditoire : en voici un qui dort, en voilà un autre qui cherche à attraper des mouches ; celui-ci s'exerce à vous caricaturer, que sais-je ! Qui n'a point connu ces déboires n'a jamais enseigné.

Eh bien ! l'on vous supprime tout cela

d'un seul coup. D'ordinaire ce sont des regards avides, tendus vers vous, qui boivent vos paroles ; et des doigts d'une agilité vertigineuse qui fixent à jamais sur le papier votre pensée dès qu'elle apparaît sur vos lèvres. Vous êtes écouté, enfin, et même fort en danger de passer à la postérité.

Dans cent ans, on parlera encore de telle savante démonstration qui vous aura échappé certain jour ; on se rappellera les termes clairs et précis de certaine dissertation sur la philosophie, etc.

A vous parler franchement, messieurs, je voudrais être professeur chez vous ; je serais flatté d'avoir à parler des heures et des journées devant ces sténographes d'élèves, qui pourraient m'immortaliser, s'ils le voulaient. Allez-y donc ; parlez et parlez encore : rien ne sera perdu, pas même la plus infime de vos circonlocutions.

Je ne sais comment vous envisagez les choses, vous ; mais, pour ma part, je vois arriver à pas de géant l'âge d'or du cours d'études. Plus de paroles qui frappent dans le vide, les leçons apprises et le régime des pen-sées qui tombent en désuétude, parce qu'il n'y a plus besoin, d'abord, et ensuite, parce que la sténographie leur ôte tout ce qu'ils ont de long et d'ennuyeux.

Heureux professeurs, heureux élèves, heureux temps ! Nos petits frères et nos arrière-neveux ne s'imagineront jamais ce qu'il en coûtait jadis pour faire un cours d'études.

S.

Réd.—Le beau dithyrambe que voilà, signifie que désormais le fameux, le noble, l'inappréciable art de la sténographie s'enseigne au Séminaire ! Et c'est un vrai sténographe qui divulgue les secrets de l'écriture mystérieuse, et initie la jeunesse aux procédés de l'alphabet Duployéen. Il n'y a pas à récriminer : c'est le siècle qui marche. Il n'y a qu'à emboîter le pas. Fi des retardataires !

LA SOIREE DU 12 DECEMBRE

Un public d'élite est venu applaudir nos Rhétoriciens, qui ont remporté un beau succès dans la représentation du *Malade imaginaire*. Ces acteurs faisaient leurs débuts sur la scène, mais il fallait le savoir pour le croire. M. P. Perron, principalement, dans le rôle d'Argan, a été tout à fait remarquable.

Il y avait aussi, à l'affiche, c'est-à-dire sur le programme, *Les quatre prunes*, que nous avions déjà entendu à la Sainte-Catherine. Mais voilà que, le 11 décembre, M. L. Larouche, l'un des acteurs de cette saynète, est indisposé et ne pourra jouer. Voilà une belle affaire ! Heureusement, M. A. Huard s'est trouvé là pour prendre son rôle, et la situation a été parfaitement sauvée.

Des monologues, de la musique vocale, de la musique instrumentale, ont fort bien rempli les entr'actes.

BIBLIOGRAPHIE

A. Buies, *Le chemin de fer du Lac Saint-Jean*, Québec, 1895.

Nos remerciements à M. Buies qui a bien voulu nous envoyer un exemplaire de sa dernière publication, une belle brochure de 136 pages, illustrée de nombreuses gravures. Heureuses les régions où il le charmant écrivain entreprend la description ! C'est évidemment un artiste photographe : les deux puissances sont exactes au sens littéraire, tant il y a, dans la manière de M. Buies, d'art véritable et d'exacte représentation. Cette fois, il s'agissait du chemin de fer qui fait communiquer notre Saguenay avec Québec, et du pays qu'il traverse, et de l'avenir de l'un comme de l'autre. Elle est à lire cette brochure ! — Pour nous, si la Cie du Chemin de fer Q. & L. St-J. cesse de tenir sa ligne en opération durant tout l'hiver, comme le veut la routine, nous lirons ces belles pages durant tout l'hiver aussi, pour tâcher de nous maintenir dans la patience ; et nous dirons que cette Compagnie se montre bien indigne de ces belles pages. Encore, si nous ne disons que cela !